

COMPAGNIE

THÉÂTRE DÉPLIÉ



Visite au père

de Roland Schimmelpfennig
mise en scène Adrien Béal

REVUE DE PRESSE

Critiques :

- **Joshka Shidlow**, Allegro Théâtre
- **Jean-Pierre Han**, revue Frictions
- **David Larre**, Au poulailler
- **Brigitte Rémer**, Théâtre du Blog
- **Jean-Pierre Leonardini**, L'Humanité

Emissions de radio :

- **Radio Campus** : Adrien Béal invité dans l'émission *Pièces détachées* du 29 janvier 2013 : <http://www.radiocampusparis.org/2013/01/les-fils-et-leurs-peres>
- **France culture** : critique de Joëlle Gayot dans *La dispute* du 4 mars 2013

Compagnie Théâtre Déplié – 15, boulevard Eugène Decros - 93260 Les Lilas
Adresse de correspondance 6 rue Jean-Baptiste Dumay 75020 Paris - 06 87 01 03 20
fanny.descazeaux@theatredeplie.fr – adrien.beal@theatredeplie.fr
Siret : 508 415 627 00027 – APE : 9001Z – Licence : 2-1051503
www.theatredeplie.fr

Allegro Théâtre - mardi 26 février 2013

Visite au père de Roland Schimmelpfennig

Une toute jeune fille tente sans succès de changer l'image d'accueil de son portable. Celle d'un phare qui ressemble à s'y méprendre à un mirador. Lequel fait - puisqu'on est en Allemagne - inmanquablement songer aux camps d'extermination. Auteur dramatique prolifique, Roland Schimmelpfennig avait à peine vingt ans lors de la chute du mur en 1989. Il n'exige donc pas de ses aînés comme le faisait par exemple Fassbinder, qu'ils avouent avoir été complices de l'abomination que l'on sait. Il est, en revanche, convaincu que l'air restera à jamais irrespirable. Si un canard sauvage abattu par un personnage de la pièce risque d'être porteur de la grippe aviaire il s'agit bien sûr d'un clin d'oeil à nos temps pollués mais aussi du rappel que la nature autrefois tant exaltée empeste la mort.

La vaste propriété qu'on devine décatie, où une violence d'abord sourde finit par jaillir, est d'ailleurs surnommée par un membre du groupe "le caveau de famille". Un garçon de 20 ans à l'esprit à l'évidence irrespectueux y fait irruption. Il serait le fils venu du lointain à pied du seul mâle de la maison. Sa présence va mettre le feu aux poudres. Mais la psychologie est fort heureusement la grande absente des féroces joutes orales et physiques qui se déroulent sous nos yeux. Les personnages sont tous nimbés de mystère. Seule une amie venue en visite, visiblement originaire de la partie du pays qui fit partie du bloc communiste, dévoile des souvenirs qui en disent long.

La haine que voue le "père" à l'ancienne puissance dominante se traduit par un rejet souvent cocasse de la littérature russe. Ce qui est d'autant plus ironique que cet homme, qui se montre tantôt fragile, d'autres fois, quand il met en acte son angoisse, d'une menaçante véhémence, semble droit sorti d'une oeuvre de Tchekhov. Comme lui chacun des comédiens bénéficie d'une partition nuancée à l'extrême. Dirigés avec une intelligence peu commune par le jeune metteur en scène Adrien Béal, ils composent des personnages nimbés d'un fascinant mystère. L'écrivain émérite qu'est Schimmelpfennig a eu la superbe idée de faire dialoguer chacun tantôt avec un partenaire, tantôt avec lui même.

Etreigné au théâtre de Vanves et aujourd'hui à l'Echangeur de Bagnolet (il s'agit des deux salles de la région parisienne dont la programmation est la plus sûre) cette Visite au père mérite largement d'être poursuivie.

Joshka Schidlow

Frictions – la revue en ligne

Un travail subtil

Visite au père de Roland Schimmelpfennig. Mise en scène Adrien Beal. L'Échangeur à Bagnolet. Jusqu'au 10 mars. Tél. : 01 43 62 71 20.

D'un texte, *Visite au père*, appartenant à un ensemble intitulé *La Trilogie des animaux* du dramaturge allemand Roland Schimmelpfennig, le jeune metteur en scène Adrien Beal trouve d'emblée la clé pour nous le restituer dans toute sa complexité. Une complexité pour ainsi dire évidente, car l'auteur, qui fut un temps le dramaturge de la Schaubühne de Berlin alors dirigé par Thomas Ostermeier, s'emploie à superposer différents niveaux de lecture dans sa pièce, faisant presque ouvertement référence pêle-mêle à un certain nombre d'auteurs pour lesquels il voue admiration ou détestation, qui, en tout cas, l'ont influencé. On pense en vrac à Pasolini (qu'Adrien Beal connaît bien pour l'avoir déjà mis en scène), Thomas Bernhard, Tchekhov et quelques autres. La compagnie que dirige Adrien Beal se nomme « Théâtre déplié », une appellation on ne peut plus juste ici. La compagnie dépliant ce que Schimmelpfennig que l'on connaît surtout en France pour *Une Nuit arabe* s'est évertué à ramasser et à nous offrir de manière compacte. Avec Adrien Beal et son équipe toutes les strates du texte de Schimmelpfennig sont ainsi mises au jour, déployées devant nos yeux. La clé, c'est celle d'un espace savamment dénudé par la grâce de la plasticienne Kim Lan Nguyen Thi, éclairé ou plongé dans la pénombre par Anne Muller. Encore fallait-il habiter et gérer cet immense espace de l'Échangeur de Bagnolet ; Adrien Beal y parvient à merveille aussi bien au plan esthétique que dans sa direction des huit acteurs, tous excellents et justes, et l'on ne s'étonnera pas de constater que des comédiens chevronnés de la trempe de Christine Gagnieux, Claire Wauthion ou François Lequesne, aux côtés de plus jeunes comme Pierric Plathier ou Julie Lesgages (Bénédicte Cerutti, Charlotte Corman et Perrine Guffroy complètent la distribution) aient pu lui faire confiance. Alors peut se dérouler cette visite d'un tout jeune homme de vingt et un an venu d'un lointain ailleurs, l'Amérique, à son père qu'il n'a jamais connu, vieux traducteur s'acharnant depuis dix ans sur le *Paradis perdu* de Milton, perdu dans sa vaste demeure décatie, image d'un monde en pleine déréliction, avec et à cause du poids d'un passé insoutenable, comme une faute originelle... Six femmes vont participer à une ronde d'un nouveau type qui s'achèvera dans un accès de violence. On ne peut qu'être saisi au sens propre du terme par ce spectacle qui possède un véritable style.

Jean-Pierre Han

Au poulailler

Visite au père

Texte de Roland Schimmelpfennig, mise en scène d'Adrien Béal

Seconde mise en scène d'une œuvre de l'Allemand Roland Schimmelpfennig par Adrien Béal, après *Une nuit arabe* en 2007, *Visite au père* donne au metteur en scène l'occasion d'exprimer au mieux son goût pour la sculpture de l'espace et la direction d'acteurs. Pièce toute en ellipses, pleine d'indications scéniques à interpréter, elle creuse, une fois de plus, la question de l'héritage, familial, idéologique et historique, qui traverse la dramaturgie allemande contemporaine, et qui est aussi le centre d'intérêt d'Adrien Béal depuis *Le Canard sauvage* et *Il est trop tôt pour prendre des décisions définitives*. Dans une grande maison de campagne occupée par un couple de sexagénaires, Edith et Heinrich, débarque, par surprise et en avance, Peter, le fils qu'Heinrich n'a pas vu depuis vingt ans. Séducteur effréné, prêt à destituer le père du rôle de mâle dominant dans la demeure, il est l'intrus classique qui redistribue à grand fracas le jeu des rôles sociaux. Mais la construction des dialogues (des répliques sans adresse explicite), et le contraste des actes (entre trouées d'air et conflagrations de personnages) dynamisent et déstabilisent l'intrigue. Le défi à la mise en scène proposé par la pièce est ici fièrement relevé.



Dans l'espace de jeu de l'Echangeur, vaste, irrégulier et propice au hors-champ, l'isolement du personnage d'Isabel (Julie Lesgages, entre fragilité et obsession) prend d'emblée une résonance particulière. Rivée à l'écran du portable, elle adresse une étrange demande à des interlocuteurs invisibles : elle ne parvient pas à faire disparaître une image équivoque de son fond d'écran, un phare aux allures de mirador. Le passé tragique du pays transparait sous forme de tache-fantôme indélébile. Au milieu de la scène une porte s'ouvre soudain sur un extérieur enneigé : Peter (Pierric Plathier, à la présence pleine, presque féroce) sort de nulle part, personne ne l'attend, surtout pas Isabel, sa demi-sœur inconnue. Dans cette ouverture maximale des limites spatiales, la question des paroles perdues, n'atteignant par leur destinataire, la solitude de chacun, les rapports d'inclusion-exclusion sont particulièrement saillants, comme le démontre un dernier acte intense.

L'acte trois déjoue le système des saynètes de peu de répliques et rassemble tous les personnages autour d'une visiteuse péremptoire et acide (la professeure à qui Claire Wauthion donne une assurance dévastatrice), de sa fille, amatrice de littérature russe (Nadia, jouée par Charlotte Corman) et d'un canard sauvage possiblement atteint de grippe aviaire (là où Ibsen se trouve rattrapé par l'actualité la plus inquiétante). Certains caractères, promis à un avenir incertain, se révèlent, la feinte nonchalance d'une fille à son papa (Isabel), l'aveuglement naïf d'un vaurien désireux de faire comédien (Peter). Quelques uns se montrent gratuitement cruels (le père, François Lequesne), d'autres encore laissent percer leurs failles en monologues abrupts (la mère qui croit rêver ce qu'elle vit - une attirance fatale pour son beau-fils -, Phèdre un peu bourgeoise campée avec malice par Christine Gagnieux). Une fille aînée sûre de son droit (Marietta jouée par Perrine Guffroy, d'une raideur concertée) et une nièce déchirante échappée d'un Tchekhov (Bénédicte Cerutti dans le rôle de Sonia) complètent les désaccords du tableau. Entre répliques assassines, paroles déconnectées ou creuses, impossibilité d'être soi, une tentative paradoxale d'espace commun puis le songe d'une famille se dessinent, bientôt fracassés au cœur d'une nuit froide comme la mort.

David Larre

Théâtre du blog Posté dans 11 mars, 2013 dans [critique](#).

Visite au père, de Roland Schimmelpfennig, mise en scène d'Adrien Béal.



© Fanny Descazeaux

Dans la pénombre d'un espace vide, une jeune fille d'une vingtaine d'années, Isabel, s'acharne sur son portable où s'affiche l'image indélébile, qu'elle cherche à gommer, du mirador d'un camp de concentration qui ressemble fort à un phare, ou l'inverse. Dehors, une tornade de neige et quelqu'un frappe à la porte de cette maison isolée dans la campagne allemande, cherchant refuge. L'homme, prénommé Peter, n'est pas là par hasard, il vient à la rencontre de son père, Heinrich, qu'il ne connaît pas. La jeune fille, qui découvre l'existence d'un demi-frère, rassemble la fratrie, qui l'ignorait tout autant. Les femmes, demi-sœurs et cousine, et Edith, la femme d'Heinrich qui a récupéré cette maison familiale baptisée ironiquement mais justement, *caveau de famille*, font cercle. On assiste aux retrouvailles, ni très exaltantes ni très exaltées de Peter, qui garde le mystère de son passé, et d'Heinrich, occupé depuis une dizaine d'années à la traduction du *Paradis perdu* de Milton. L'inquiétante intrusion dans la famille du fils, personnage énigmatique, ressemble à l'arrivée d'un loup dans une bergerie. Se tissent, à différents niveaux de l'histoire, des relations entre Peter et les femmes de la famille, les unes après les autres, entre le jeune homme et Edith, sa belle-mère. Heinrich et sa nièce, eux musardent et abattent ensemble un canard que personne ne sait ni plumer ni préparer, et perforent, en plein cœur, la photo de mariage d'Heinrich et Edith, qui en reste interdite. Aspects légers et traits plus profonds s'enchevêtrent, au cours des cinq actes qui nous entraînent de séquences courtes et rythmées, en moments a-capella ou en canon, vers plus de densité. Subtilement, le spectre de l'histoire se met en marche, histoire personnelle comme histoire collective, sur fond d'Allemagne et de Russie. Avec un chapitre sur la littérature russe où une amie d'Heinrich, venue le visiter, professeure typique de « l'autre Allemagne », emmène sa fille, dévoreuse de littérature russe, feuilleter la bibliothèque familiale généreusement ouverte (scénographie de Kim Lan Nguyen Thi). Des centaines de livres russes, y sont enfermés, comme oubliés, avec des éditions rares de Tchekhov et de Tourgueniev. L'atmosphère du plateau est proche de celle de la *Cerisaie*, avec le poids du passé et

de l'héritage, ou de *Premier Amour* de Tourgeniev, et pourrait aussi faire référence au *Canard sauvage* d'Ibsen que le metteur en scène a d'ailleurs monté, il y a quelques années.

A la fin, tout le monde cherche tout le monde et chacun sa vérité, jusqu'aux menaces de meurtre et aux coups à bout portant tirés par le père sur un fils qui disparaît, à nouveau. La tension est à son comble, le fils s'efface. Etait-ce un rêve ?

Visite au père est le premier volet de *La Trilogie des animaux* où l'on retrouvera Peter et Isabel, à d'autres moments de leur vie. L'auteur, traduit de l'allemand par Hélène Mauler et René Zahnd, a travaillé à Istanbul, puis fait des études de mise en scène à Munich, et, après un an passé auprès de Thomas Ostermeier à la Schaubühne de Berlin, est actuellement en résidence au Deutsches Schauspielhaus de Hambourg. On connaît de lui, en France : *La Nuit arabe*, montée par plusieurs metteurs en scène, ainsi que *Le Dragon d'or*. Et huit de ses pièces ont été publiées en français.

Cette *Visite au père* ressemble à des coups de crayons éparpillés ou des esquisses, qui lancent un début d'histoire et laissent comme en suspension. Entre secrets de famille, non-dits, opacités, fantasmes et imaginaires, rêves et mensonges, idéalismes, on pénètre, de pas-de-deux en chorégraphies plus complexes dans un monde en train de basculer, sans bousculer le temps.

Les huit personnages, en quête d'émotion et de désir, oscillent d'oisiveté en ennui et avancent de manière décalée, chacun dans la logique de son tracé. Portés par des acteurs dirigés de façon plutôt sage et précise, intéressant mélange de générations, ils soufflent une ambiance de chaud et de froid, chacun gardant sa part de mystère (Bénédicte Cerutti, Christine Gagnieux, Perrine Guffroy, François Lequesne, Julie Lesgages, Pierric Plathier, Claire Wauthion et Charlotte Corman).

Les lumières d'Anne Muller participent de cette étrangeté et accompagnent les paroles perdues et envolées, habilement orchestrées par Adrien Béal, metteur en scène et directeur du Théâtre Déplié. Ce temps de la représentation ouvre sur une poétique du plateau qui, séquence après séquence, construit sa dramaturgie en une sorte de symphonie inachevée.

Brigitte Rémer

L'Echangeur de Bagnolet jusqu'au 10 mars. T. : 01-43-62-71-20. www.lechangeur.org

Le texte est publié à L'Arche éditeur : www.arche-editeur.com



L'Humanité – 11 mars 2013

Visite au père de Roland Schimmelpfennig

L'auteur allemand Roland Schimmelpfennig (né en 1967) c'est quelqu'un. Il a de plus en plus d'importance. De lui, Adrien Béal (Compagnie Théâtre Déplié) vient de créer *Visite au père* (2). Sur un grand plateau nu où les interprètes déposent et ramènent leurs accessoires, c'est une pièce d'allure sensiblement énigmatique. Elle n'est pas sans rappeler *Théorème*, de Pasolini. L'étrange visiteur, ici, c'est le fils inconnu d'un homme entouré de femmes chez qui il arrive un soir d'hiver et qui va, l'une après l'autre, les connaître bibliquement, pour ainsi dire. Cela finit par une tentative de meurtre du père et un échange de coups de feu. Entre-temps, il y aura eu d'étonnantes digressions sur la littérature russe et l'évocation, en sourdine, d'un passé nazi ineffaçable sur l'écran d'un téléphone portable ! Écriture en spirale. Mise en scène sobre, néanmoins inspirée. Belle distribution : Christine Gagnieux, Claire Wauthion, Bénédicte Cerutti, Charlotte Corman, Perrine Guffroy, François Lequesne, Julie Lesgages et Pierric Plathier.

Traduction par Hélène Mauler et René Zahnd (L'Arche éditeur). C'était du 25 février jusqu'à hier à L'Échangeur, à Bagnolet.

Tournée espérée.

Jean-Pierre Léonardini